

LE JOUR, 1950
24 NOVEMBRE 1950

LA LANGUE DE LA POLITIQUE

Une des conditions du relèvement des pays arabes est probablement le dégonflement de leur vocabulaire. Cette remarque n'est pas très courante mais à la réflexion, elle s'impose.

Une part des illusions sur lesquelles nous vivons et des désillusions qu'elles nous valent vient de la langue et des mots.

L'hyperbole sévit partout et le peuple s'y trompe. Il prend un vocable pour une idée ou un fait, et son jugement en reste déformé.

Dans ce vocabulaire, les valeurs non vérifiées ou surfaites abondent ; et la terminologie politique et sociale (ou antisociale) d'il y a un siècle ou deux est toujours en honneur.

La langue arabe a besoin de simplicité et de vérité. Ceux qui ont le souci profond de l'avenir des Arabes le savent bien.

La langue arabe actuelle reste celle du temps des lointains padishahs. Elle n'est pas la langue d'une démocratie. Elle doit tendre à le devenir si les pays arabes veulent vivre.

Ce style ampoulé, ces définitions approximatives, cette étymologie que nul ne se donne la peine d'expliquer, ces titres ronflants, ces mots creux, ces emprunts solennels au passé le plus désuet ne sauraient être un instrument de travail et un moyen d'expression et de vie.

Dans la langue des jeunes (nous entendons par là les jeunes maîtres de la langue) il y a souvent la clarté, la précision, le dépouillement que le siècle appelle. Et il faut rendre hommage, dans la presse et dans l'enseignement, à de jeunes talents qui servent brillamment ce pays et le monde arabe ensemble en se servant du mot propre, de la phrase directe, de l'expression pertinente, enfin d'une langue sobre et nette.

Le plus égaré, il nous semble, c'est l'Etat qui s'exprime encore aujourd'hui comme on faisait au Moyen-Age. Il n'y a qu'à entendre les choses officielles pour s'en apercevoir.

L'exemple prodigieux des Turcs devrait inspirer les Arabes, sans qu'il soit nécessaire d'aller aussi loin qu'eux sans doute. Le jour où Atatürk prit à l'Occident son alphabet, pour des raisons politiques il astreignit son peuple à des disciplines sévères. **Nous ne demandons pas tant que cela. Nous disons simplement que les pays arabes, pour prospérer politiquement et socialement, ont besoin d'entendre une langue qui soit davantage celle de ce siècle.** Le Liban, singulièrement, consolidera mieux la république et l'avenir quand il se débarrassera d'un odieux fatras verbal qui fait violence à la pensée et à la logique à la fois.

Ce n'est pas une question de linguistique, c'est une question de politique et de sociologie qui se pose. Les vrais maîtres de la langue arabe, les vrais seigneurs comprennent sans doute cela, eux qui, dans le respect du passé, parlent déjà dans le présent la langue de l'avenir.